

En direct de... Festival d'Aix-en-Provence 2014

par Chantal Cazaux

La version longue des comptes rendus est disponible sur le site www.asopera.fr

L'artisanat furieux

Placés sous le sceau de la protestation des intermittents du spectacle – artistes et techniciens – contre l'accord paritaire sur la nouvelle convention chômage altérant profondément leur statut, les Festivals de l'été 2014 ont été en première ligne du combat, touchés ici, abattus là. Comme Olivier Py à Avignon, Bernard Foccroulle a d'emblée tenu un discours de soutien à la cause, tout en réclamant le maintien des

représentations programmées, tant par respect de l'art que par crainte de la faillite. Aix 2014 a pourtant connu son lot d'annulations (dont la première du *Turc en Italie* prévue le 4 juillet), de soirées houleuses (celle d'*Ariodante*, bousculée par des intervenants extérieurs) et d'attente fébrile lors des votes des personnels: jouera, jouera pas ?

« Ce soir, nous jouons » ont-ils finalement décidé, et répété tout au long du Festival en prenant, en accord avec sa direction, la parole avant les représentations.

Coincidence ou air du moment, on a rarement senti le théâtre lyrique « en train de se faire » – la précarité de sa fabrication et la magie de sa réalisation – comme lors de cette édition. D'absence de décors (*Le Turc*, le 7 juillet) en geste graphique déconstruit (*Winterreise*), de bruitages en temps réel (*La Flûte enchantée*) en marionnettes à vue (*Ariodante*), de discours d'alerte trouvant leur écho dans la voix d'un personnage (Sarastro) en incidents techniques révélant les limites de la technologie (un projecteur éclaté)... c'est un « artisanat furieux », aussi combatif qu'exalté et imprévisible, que le Festival a mis – involontairement parfois – au premier plan.

Le Turc en Italie

Grand Théâtre de Provence, 7 juillet

Après la première annulée, la deuxième représentation du *Turc* a dû être déplacée *in extremis* de l'Ancien Archevêché au Grand Théâtre de Provence, pour cause de menace météorologique. Il n'empêche : le résultat – une version de concert mise en espace –, s'il pouvait laisser au spectateur la frustration de n'avoir pu découvrir les décors d'Andrew Lieberman destinés à la mise en scène de Christopher Alden, fut une véritable soirée de théâtre abouti, doublée d'une exceptionnelle réussite musicale.

Galvanisés par le challenge de cette délocalisation impromptue comme par l'acoustique tonique et flatteuse du Grand Théâtre de Provence, les Musiciens du Louvre Grenoble ont délivré une Ouverture magistrale, pétulante et virtuose, sous la baguette d'un Marc Minowski hautement à son affaire, sachant jouer avec la fougue rossinienne, sa verve et son raffinement. *Tempi* au nerf dompté, éclats de *solis* disposés avec art et, surtout, la joie d'un geste volubile et joueur, communiquée à un orchestre heureux. Cet esprit a perduré pendant toute la soirée, assaisonné du plaisir des musiciens de pouvoir, pour une fois, suivre l'action développée



Le Turc en Italie: Alessandro Corbelli (Don Geronio) et Olga Peretyatko (Fiorilla) dans la mise en scène de Christopher Alden. Patrick Berger

sous leurs yeux, réagir au jeu des chanteurs – qui plus est dans cet ouvrage où l'opéra semble se créer en temps réel sous la dictée d'un Poète en quête d'inspiration.

Poète également en quête de personnages: le *Turc* s'auto-engendre de leur chassé-croisé amoureux téléguidé par cet auteur en mal de bonne intrigue. Même sans décors, le travail de direction d'acteurs de Christopher Alden porte alors ses fruits: les sept interprètes de la production campent des figures bien dessinées, qui se répondent avec peps – les costumes *vin-tage* de Kaye Voyce ajoutant une sympathique touche années 50, très « comédie à l'italienne ». Comme l'équipe est, vocalement, tout aussi homogène et *di qualità*, la soirée est enthousiasmante. Outre des *comprimari* bien tenus (la Zaida de Cecelia Hall et l'Albazar de Juan Sancho, dont le sens burlesque compense le timbre un peu vert) et un Ensemble vocal Aedes sans faux pas, la brochette des hommes gravitant autour de la belle Fiorilla est de premier choix: Don Geronio à bout de nerfs d'Alessandro Corbelli, parfait en mari roulé dans la farine et *buffo* magistral; Don Narciso à la vocalise de paon de Lawrence Brownlee, prétendant éconduit mais ténor vindicatif, Selim superbe d'Adrian Sampetean, qui possède toutes les qualités pour brosser un Turc séduisant – métal cuivré –, un rossinien de haute voltige – *sillabando* redoutable – et un bellâtre pris au piège – jeu inspiré.

Objet de leur convoitise, la Fiorilla d'Olga Peretyatko frappe fort, tant pas son chant jubilant – *fiorito* et aigus comme graves brandis en autant d'armes féminines – que par son abattage scénique, pimenté d'un sens certain de la séduction rouée: elle obtient un triomphe mérité. Mais le plus stupéfiant, même si le rôle n'est pas le plus payant vocalement, est peut-être le Poète de Pietro Spagnoli: de voix, de jeu, de présence, de conception scénique aussi, ce Prosdocimo est tout simplement coulé dans la musique et le mot, devance et accompagne la moindre inflexion du livret comme s'il le façonnait *in situ*, surpris lui-même de ses propres trouvailles et des péripéties que le hasard lui apporte en cadeau.

Force est de constater que cette représentation, avec sa dose d'improvisation et d'adaptation forcées, a produit une soirée lyrique électrique et impeccablement accordée à l'esprit expérimental du *Turc en Italie*.